



Franck NEVEU

Professeur des Universités

Sorbonne Université, Faculté des Lettres,
UFR de Langue française

1 rue Victor Cousin | 75005 Paris
franck.neveu@sorbonne-universite.fr

Réflexions sur la forme du discours linguistique

DOCUMENT D'ACCOMPAGNEMENT

Plan

1. Sur la forme linguistique du discours scientifique : un problème épistémologique général
2. Sur l'idiomaticité du discours linguistique
3. Quelques observables de la singularité langagière dans le texte linguistique

(1) [la philosophie moderne] naît dans le cadre de l'interrogation sur la possibilité d'un système philosophique fondé en raison et susceptible de rendre compte de son fondement. Or une telle ambition ne prend véritablement son élan qu'à partir de la philosophie kantienne pour au moins une raison essentielle : *celle-ci s'impose de prendre en compte la subjectivité dans la genèse du système lui-même*. Elle ne considère plus celui-ci comme immédiatement donné dans l'entendement. L'esprit ne découvre plus les formes des choses en lui-même ni même hors de lui. Il doit les produire dans une expérience. Il doit indissociablement se connaître et connaître le monde, l'un n'étant pas sans l'autre. La présentation objective du savoir dans un tableau des connaissances ou la reconstitution d'un système de relations dans une caractéristique

universelle présentaient toujours un point aveugle qui était l'opérateur intellectuel du système. Le savoir prétendument systématique ne se pensait pas lui-même adéquatement et ce déficit de réflexivité ne pouvait plus échapper dès lors que l'on accordait à Kant qu'aucun « donné » ne pouvait comme tel constituer un point de départ pour la philosophie indépendamment des conditions (subjectives) sous lesquelles ce « donné » nous était « donné ». On peut donc considérer que le problème de la philosophie après Kant est bien la question d'un système capable de remonter à ses propres conditions de possibilité, autrement dit capable d'inclure et de légitimer l'instance subjective l'énonçant comme système du savoir ou système de l'absolu. (Thouard, 2007 : 8)

- (2) La forme précède toute matière, la connaissance est en elle-même une mise en forme du divers. [...] La forme met en œuvre l'activité de synthèse du sujet en temporalisant les concepts. Elle leur permet de s'appliquer dans le contexte d'une expérience. La forme en ce sens technique est le « schème », qui n'est pas l'image ou le schéma, qui sont empiriques, spatiaux, mais le mouvement de formation et de figuration, le principe structurant d'une image. Comme temporalité, le schème introduit une unité différenciée, la règle qui ordonne un divers dans le temps. C'est l'imagination qui produit le schème et permet l'intrusion du concept pur dans le sensible. En restreignant son extension, la schématisation lui confère « sens et signification », la forme déterminant le sensible déterminable. (*Ibid.*)
- (3) [J'ouvre ici une parenthèse sur la notion de style : les produits d'un même habitus sont marqués par une unité de style (style de vie, manière, écriture d'un artiste). Dans la tradition de la sociologie de la science, le thème du style est présent chez Mannheim¹, chez Ludwig Fleck (1980)² qui parle de « styles de pensée », c'est-à-dire d'une « tradition de présupposés partagés » pour une grande part invisibles et jamais mis en

¹ Mannheim K. (1956), *Idéologie et utopie*, Paris, Rivière.

² Fleck L. (1980), *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache*, Francfort/Main, Suhrkamp (trad. américaine, *Genesis and Development of a Scientific Fact*, Chicago, University of Chicago Press.

question, et aussi de « collectif de pensée », communauté de gens qui échangent régulièrement des pensées : les pensées compatibles avec les présupposés fondamentaux du collectif sont intégrées, les autres rejetées. On a ainsi toute une série d'usages très proches qui valent tantôt pour une discipline dans son ensemble, tantôt pour un groupe, un collectif de pensée qui partage un savoir et des présupposés sur la méthodologie, l'observation, les hypothèses acceptables et les problèmes importants – Ian Hacking (1992)³ parle aussi de « systèmes fermés de pratique de la recherche » (*closed systems of research practice*).] Cette notion de « style » est importante pour au moins désigner, montrer du doigt, une propriété des différentes sciences, ou disciplines, qui a été écrasée, obnubilée, dans toute la réflexion sur la science, par le fait que la physique et, plus précisément, la physique quantique a été constituée en modèle exclusif de la scientificité, au nom d'un privilège social converti en privilège épistémologique par les épistémologues et les philosophes, peu armés pour penser les effets d'imposition sociale qui s'exerçaient sur leur pensée. Les frontières de la discipline sont protégées par un droit d'entrée plus ou moins codifié, strict et élevé ; plus ou moins marquées, elles sont parfois l'enjeu de luttes avec des disciplines voisines. [...] La notion de champ scientifique est importante parce qu'elle rappelle d'une part qu'il y a un minimum d'unité dans la science, et d'autre part que les différentes disciplines occupent une position dans *l'espace (hiérarchisé) des disciplines* et que ce qui s'y passe dépend pour une part de cette position. (Bourdieu, 2001 : 129-130)

(4) Il est de fait que les linguistes adeptes des différents « paradigmes » opèrent avec des appareils conceptuels et des terminologies différentes et, s'il leur arrive d'user des mêmes termes, ils ne leur donnent pas la même signification. Aussi l'intercompréhension est-elle au moins difficile. La partition principale est entre les formalistes, pour la plupart adeptes d'une doctrine « générativiste », selon laquelle une « grammaire universelle » est inscrite génétiquement dans le cerveau humain, et les théoriciens plus traditionalistes qu'on groupe sous le nom de

« fonctionnalistes », qui pensent que les structures de langues sont fondamentalement conditionnées par leur fonction d'instruments de communication. [...] Cette dispersion est le sort des proto-sciences. À cela s'ajoute bien souvent un certain manque de rigueur dans la définition des concepts utilisés. Beaucoup de termes issus de la tradition grammaticale sont employés couramment dans des conditions telles qu'il convient presque toujours de se demander quel sens leur donnent les auteurs qui les emploient. Rien n'est plus courant que des mots tels que « sujet », « objet direct », « objet indirect », « transitivité », « mode », « aspect », etc. Chacun, bien sûr, évoque dans l'esprit de tout linguiste une certaine représentation en rapport plus ou moins étroit avec les langues qui lui sont le plus familières. Dans le meilleur des cas, ces mots peuvent avoir un sens précis quand ils sont appliqués à la grammaire d'une langue donnée. Mais quelles notions recouvrent-ils en linguistique générale ? Assurément des notions confuses. (Lazard, 2006 : 18-19)

(5) Plus de figures ! Ainsi rien que des expressions répondant aux absolues réalités du langage ? [...]

Plus de figures ! C'est un beau programme, qu'on a vite fait de mettre sur le papier. Et que faut-il pour mettre ce précepte en pratique ? Peu de chose, simplement n'employer que des expressions répondant aux absolues réalités du langage, classées d'une manière infaillible.

[...] Proscrire la figure, c'est se dire en possession de toutes les vérités, autrement vous êtes radicalement hors d'état de dire où commence et où finit une métaphore.

[...] Ce serait fort beau, si on était un instant persuadé que ceux qui prêtent ce serment ont la moindre idée de ce à quoi ils s'engagent. Plus de figures ? Ainsi rien que des termes répondant aux absolues réalités du langage ? Cela équivaut à dire que les absolues réalités du langage n'offrent pas de mystère pour les néo-grammairiens, qu'ils nous les ont dévoilées.

[...] il est tout à fait inutile de se débattre avec la terminologie et de se figurer longtemps avec naïveté que c'est par maladresse ou incomplète disposition du vocabulaire qu'on ne trouve pas les expressions simples.

³ Hacking I. (1992) « The Self-Vindication of Laboratory Sciences », in A. Pickering, *Science as Practice and Culture*, Chicago, University of Chicago Press : 29-64.

Il n'y a pas du tout d'expression simple pour les choses à distinguer principalement en linguistique ; il ne peut pas y en avoir. L'expression simple sera algébrique ou ne sera pas. (Saussure, 2002 : III, II, 13a et 13b, 233-234, 236)

- (6) Nous voulons [...] être encore plus précis et considérer un cas où une *seule* image, ou même un seul mot, constitue toute l'explication. Nous prétendons caractériser ainsi, comme obstacles de la pensée scientifique, des habitudes toutes verbales. [...] il s'agira d'une explication verbale par référence à un substantif chargé d'épithètes, substitut d'une substance aux riches puissances. Ici, nous allons prendre le pauvre mot d'*éponge* et nous allons voir qu'il permet d'*exprimer* les phénomènes les plus variés. Ces phénomènes, on les exprime : on croit donc les expliquer. On les reconnaît : on croit donc les connaître. Dans les phénomènes désignés par le mot *éponge*, l'esprit n'est cependant pas la dupe d'une puissance substantielle. La fonction de l'*éponge* est d'une évidence claire et distincte, à tel point qu'on ne sent pas le besoin de l'expliquer. En expliquant des phénomènes par le mot *éponge*, on n'aura donc pas l'impression de verser dans un substantialisme obscur ; on n'aura pas davantage l'impression qu'on fait des théories puisque cette fonction est tout expérimentale. À l'*éponge* correspond donc un « *denkmittel* » de l'empirisme naïf. [...] Le danger des métaphores immédiates pour la formation de l'esprit scientifique, c'est qu'elles ne sont pas toujours des images qui passent ; elles poussent à une pensée autonome ; elles tendent à se compléter, à s'achever dans le règne de l'image. (Bachelard, 1938/1977 : 73, 81)
- (7) La formalisation est un moyen très radical pour sortir de la langue, pour la critiquer. À ce titre, l'idéal de formalisation reste un idéal extrêmement estimable. Mais, de plus en plus, je crois que c'est un idéal irréalisable dans la mesure où les concepts formels que l'on définit pour parler de la langue, dès qu'on essaie de les définir de manière explicite, on les définit au moyen de mots de la langue. (Ducrot, 1992 : 68)
- (8) Une fois qu'on a dit qu'il n'y a pas de métalangue ultime – et puis tout le monde à ce moment-là ressort le théorème d'incomplétude de Gödel – le linguiste, son travail, ce n'est pas de se tordre les mains en se disant : on ne pourra jamais rien faire. Mais c'est de faire, et d'éclairer ce qui peut être éclairé à un moment donné. Alors attention aussi, parce qu'on a l'impression que l'on est toujours dans des apories, que l'on est toujours en train de finasser, de jouer sur les mots. En fait, non : avec ces histoires de métalangue, il ne faut pas se laisser impressionner par ceux qui vous diraient : dans ce cas, vous ne pouvez rien faire. Si, on peut faire quelque chose. (Culioli, 2002 : 108-109)
- (9) Un linguiste, en général, aborde la théorie d'un autre comme un système synchronique, voire achronique, en fonction de son objectif scientifique (décrire les faits de langue, expliquer tels phénomènes). Cette conception utilitaire ne nécessite pas qu'il ait une connaissance historique de la théorie. Il s'approprie le modèle et les concepts comme des outils ; il doit en connaître la fonction et savoir les manipuler ; il lui importe peu d'en connaître l'histoire. À l'inverse, sitôt qu'il s'intéresse à l'invention des concepts, à l'émergence de nouvelles notions, l'historien épistémologue ne peut en occulter la dimension génétique. On attache aujourd'hui, à raison, de plus en plus d'importance aux ratés du discours : autocorrection, lapsus, anacoluthes, etc. Longtemps victimes d'une idéologie de l'homogénéité, ces phénomènes apparaissent désormais constitutifs du texte. Ils ne sont plus seulement indices de la construction du sens, mais aussi partenaires de cette construction. De la même façon, nous pensons qu'une théorie est un texte, et que, dans une certaine mesure, elle doit être étudiée dans sa textualité. (Valette, 2006 b: 12)
- (10) D'abord, qu'entendons-nous par idiomaticité en langue de spécialité ? Lorsqu'on parle d'idiomaticité on se situe d'emblée dans le système discursif de la langue, qu'il s'agisse de la langue courante ou de la langue de spécialité. En situation de production de texte au premier degré (rédaction en langue maternelle ou dans une langue autre) ou au second degré (traduction ou révision), le langagier doit viser le plus possible à produire un texte qui reflète les habitudes langagières des spécialistes du domaine qu'il traite. La situation discursive si elle déborde la terminologie ne l'exclut nullement ; au contraire, le discours la met en

oeuvre, la met dans le texte, dans le contexte. L'idiomaticité renvoie ainsi à l'étude des critères de fonctionnement syntaxique du terme dans son réseau de cooccurrents. Pour nous, ces derniers sont des mots qui gravitent autour du terme, alors que les combinaisons plus ou moins étendues, incluant le terme, sont des phraséologismes, ceux-ci pouvant même prendre la forme d'une phrase. [...] Pour accéder au discours de spécialité, il faut d'abord en maîtriser la terminologie, mais surtout connaître certaines particularités de son fonctionnement syntaxique. Ainsi, un texte juridique est idiomatique lorsque les juristes y reconnaissent les particularités expressives propres à leur langue; lorsqu'il reproduit exactement la terminologie du domaine mais surtout les caractéristiques qui font la spécificité de son expression linguistique. Nous éviterons de parler ici de style car, en droit, le style juridique n'est pas unique. Pensons à la langue des lois et règlements, à celle de la procédure, à celle des contrats, etc. Aussi importe-t-il de considérer le domaine d'application en cause. Le style législatif par exemple va jusqu'à comprendre la présentation. Les guides de rédaction législative sont notamment à cet égard très utiles. (Pesant & Thibault, 1998)

- (11) (i) Un terme appartient à une famille de mots de sens spécialisé dans la langue où il est employé. Il entretient donc des relations de dépendance très étroites au plan de la forme et au plan du contenu avec les autres unités de la série morphologique dans laquelle il s'inscrit.
- (ii) Un terme dispose d'une syntagmatique souvent restreinte, qui s'observe notamment dans les co-occurrences conventionnelles qui le caractérisent. Les contraintes sémantiques de sélection des unités terminologiques ont donc fréquemment pour effet de les associer de manière systématique à d'autres unités relevant du même domaine de connaissances.
- (iii) Un terme vise à réunir les conditions maximales de transparence sémantique, et à établir un rapport de référence directe et univoque avec son domaine. (Lerat, 1995)

(12) Guillaume avait l'habitude d'opposer la langue en tant qu'elle est mécanique et déterminée, et l'esprit en tant qu'il est libre et indéterminé. *Mécanique* dérive du grec *mêkhanê*, « machine ». Ce qui est mécanique peut s'expliquer au moyen de machines ou par analogie aux machines construites, et l'explication mécanique en est un avatar. Guillaume recourt abondamment à l'explication mécanique et il lui est arrivé de comparer la langue à une machine – en de rares occasions, mais jamais de façon anodine. Quatre fois il compare la langue à une machine ; et deux fois il prend soin de modérer la portée de la comparaison. Cette réserve est selon nous antiphastique : plutôt que d'affaiblir la comparaison, elle en souligne l'intérêt. Dans la première comparaison, qui date de 1946, Guillaume oppose l'ordre par lequel les différentes pièces d'une machine entrent en branle et l'ordre qui a présidé à l'assemblage par l'ouvrier de cette machine ; ce, pour expliquer que l'ordre en jeu dans la langue en tant qu'ouvrage construit n'a pas de rapport avec sa genèse historique. Dans la seconde, datant de 1947, il compare la relation du sujet parlant et de la langue au mécanicien qui conduit une machine tout en ignorant l'architecture, le fonctionnement, et les modalités de sa construction [...]. (Valette, 2006a : 140 et sq.)

(13)

langue	machine
/esprit/ ou /sujet parlant/	/ouvrier/ ou /mécanicien/
/ordre d'apport/	/construction/
/ordre de rapport/	/dispositif intérieur/

(14) [...] comme un élément positif du phénomène de conceptualisation, et non comme l'indice d'une vacuité de la comparaison. [...] Sans entrer dans le détail de l'analyse, disons que cette double comparaison participe à un motif complexe où l'énonciation (le mécanicien) et la cognition (l'ouvrier) sont problématisés de concert, et tendent à se confondre : l'homme pensant (alias le sujet parlant) et la pensée humaine (alias l'esprit) sont, d'un point de vue théorique, une seule et même chose. Cela permet de comprendre l'argument de la corporité du langage

avancé par Guillaume pour critiquer la cybernétique. (Valette, 2006a : 140 et sq.)

(15) L'analyse sémantique de textes scientifiques permet d'observer que les théories ne sont pas seulement faites d'idées, de notions et de concepts logiquement articulées, mais de créativité linguistique et de contraintes rhétoriques fortes. On observe ainsi comment des thèmes conceptuels majeurs, comme l'équivalence entre la *pensée humaine* et l'*homme pensant* dans les travaux de Guillaume, sans avoir jamais été explicitement formulés, existent néanmoins sous différentes formes textuelles (palinodies rhétoriques, comparaisons, etc.) en lien avec d'autres thèmes (la machine). (Valette, 2006a : 140 et sq.)

(16) Le ton de son discours est [...], à bien des égards, celui d'un prophète pour qui le linguiste, en quelque sorte *témoin d'une vérité*, n'a pas, est-il souvent répété, à théoriser le langage mais à *révéler la théorie qu'il est*. [...] Il ne serait pas difficile, en accumulant les citations, de dresser de Guillaume un portrait un peu forcé où seraient soulignés le lyrisme et les accents religieux que l'on retrouve parfois dans la rhétorique de certains disciples. C'est là un aspect qui, sans doute, n'a pas peu contribué à sa marginalisation, mais qui ne saurait tout expliquer. Et suffirait-il à rendre compte de sa mise à l'écart qu'il resterait à déterminer ce qu'il pouvait bien y avoir de si fascinant, dans l'objet même du discours de Guillaume, qui pût lui inspirer de tels accents. Cette *passion*, quoi qu'il en soit, qui traverse son discours, montrait à l'évidence (et c'était peut-être gênant) comment l'objet de la linguistique est aussi objet de *désir*. (Launay, 1985 : 325-326)

Références bibliographiques

- Auroux S., 1989, « Le langage et la science : une visée historique », in M.-J. Reichler-Béguelin (dir.), *Perspectives méthodologiques et épistémologiques dans les sciences du langage*, Berne, Peter Lang : 51-68.
 Auroux S., 1998, *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF.
 Bachelard G., 1938/1977, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.

- Berrendonner A., 1982, *L'éternel grammairien. Étude du discours normatif*, Berne, Peter Lang.
 Bourdieu P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.
 Colombat B., Savelli M. (dir.), 2001, *Métalangage et terminologie linguistique*, Leuven, Peeters.
 Culioli A., 2002, *Variations sur la linguistique*, Paris, Klincksieck.
 Dahl T., 2004, « Textual metadiscourse in research articles : a marker of national culture or of academic discipline ? », *Journal of Pragmatics*, 36 : 1807-1825.
 Dahl T., 2005, « Cultural identity in academic texts », *Akademisk Prosa*, 3, *Skifter fra KIAP*, Romansk institutt, Universitetet i Bergen : 35-45.
 Depecker L. (dir.), 2005, « La terminologie : nature et enjeux », *Langages*, 157.
 Détrie C. et Neveu F. (dir.), 2005, « L'idiolecte. Du singulier dans le langage », *Cahiers de Praxématique*, 44, Université de Montpellier III.
 Ducrot O., 1992, « Entretien » in C. Lopez Alonso & A. Séré De Olmos, *Où en est la linguistique ? Entretiens avec des linguistes*, Paris, Didier Érudition.
 Granger G. G., 1987, *Leçon inaugurale faite le 7 mars 1987*, Paris, Collège de France.
 Grossmann F., Rinck F., 2004, « La surénonciation comme norme du genre : l'exemple de l'article de recherche et du dictionnaire en linguistique », *Langages*, 156 : 34-50.
 Grunig B.-N., 2002, « Linguistique et brouillons, dynamique et synchronisation », *Langages*, 147 : 113-123.
 Halliday M.A.K., 2004, *The language of Science*, London, Webster, Continuum.
 Jeanneret Y., 1998, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris, PUF.
 Jeanneret Y., 2000, « Des médias, des sciences et des textes : régimes actuels de construction des objets et des paroles scientifiques », in F. Cusin-Berche, *Les Carnets du CEDISCOR*, 6, Presses Sorbonne Nouvelle : 199-216.
 Kuhn T., 1962, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press; trad. fr. de L. Meyer, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Champs-Flammarion, 1983.
 Kuhn T., 1970, « Postface – 1969 », in Seconde édition augmentée de Kuhn (1962).
 Kuhn T., 1977, *The Essential Tension*, Chicago, The Chicago University Press; trad. fr. de M. Biezunski, P. Jacob, A. Lyotard-May et G. Voyat, *La tension essentielle*, Gallimard, 1990.
 Launay M., 1985, « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », in S. Auroux et alii, *La linguistique fantastique*, Paris, Climis, Denoël : 324-338.
 Lazard G., 2006, *La quête des invariants interlangues. La linguistique est-elle une science ?*, Paris, Champion.

- Leduc-Adine J.-P., Vergnaud J. (dir.), 1980, « La terminologie grammaticale », *Langue française*, 47.
- Leeman D. (dir.), 1979, « Sur la grammaire traditionnelle », *Langue française*, 41.
- Lerat P., 1995, *Les Langues spécialisées*, Paris, PUF.
- Milner J.-C., 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris, Éditions du Seuil.
- Neveu F., 2000, *Lexique des notions linguistiques*, Paris, Nathan, coll. « 128 ».
- Neveu F., 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin, coll. « Dictionnaires ».
- Neveu F. (dir.), 2006, *Syntaxe & Sémantique*, n° 7, « La terminologie linguistique. Problèmes épistémologiques, conceptuels et traductionnels », Presses Universitaires de Caen.
- Neveu F., 2007, « Les fondements normatifs de la terminologie linguistique et l'observatoire discursif de la science du langage », in G. Siouffi et A. Steuckardt, *Les Linguistes et la norme*, Berne, Peter Lang : 123-148.
- Neveu F. et Lauwers P. 2007, « La notion de 'tradition grammaticale' et son usage en linguistique française », *Langages*, 167 : 7-26.
- Neveu F. et Pétilon S. (dir.), 2007, *Sciences du langage et sciences de l'Homme*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Nuchèze V. de, 1998, « Approche pragmatico-énonciative des discours de recherche », *Lidil*, 17 : 25-40.
- Pesant G. et Thibault E., 1998, « Pour une combinatoire phraséologique de la publicité des droits », *Méta*, XLIII, 2.
- Rinck F., 2005, « Images of scientific activity through the research article : a comparison between linguistics and literary studies », in K. Fløttum and O. Korsnes, *Academisk Prosa*, n° 3, Department of Romance Studies, University of Bergen : 75-86.
- Roe P., 1977, *Scientific Text*, ELR, University of Birmingham.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, éd. S. Bouquet & R. Engler.
- Sokal A. et Bricmont J., 1997, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob.
- Stéfanini J., 1994, *Histoire de la grammaire*, Paris, CNRS Éditions.
- Sumpf J., 1972, « Les traits principaux de la tradition linguistique française », *Langue française*, 14 : 70-98.
- Swiggers P., 1999, « Pour une systématique de la terminologie linguistique : considérations historiographiques, méthodologiques et épistémologiques », in A. Lemaréchal (dir.), *La Terminologie linguistique*, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, nouvelle série, tome VI, Paris, Peeters : 11-49.
- Swiggers P., Janse M., 1991, « Les dictionnaires de terminologie linguistique : bibliographie systématique », *Meta*, XXXVI, 4 : 647-653.
- Thouard D., 2007, *Le partage des idées. Études sur la forme de la philosophie*, Paris, CNRS Éditions.
- Thoiron P., 1998 : « Figement, dénomination et définition », in S. Mejri et alii (dir.), *Le Figement lexical*, Actes de la 1^e R.L.M, Tunis, CERES : 219-238.
- Touratier C., 1998b, « Les grammaires universitaires françaises de ces dix dernières années », *Le français moderne*, tome LXVI, 1 : 73-102.
- Valette M., 2006 a, « La genèse textuelle des concepts scientifiques. Étude sémantique sur l'œuvre du linguiste Gustave Guillaume », *Cahiers de lexicologie*, 89 : 125-142.
- Valette M., 2006 b, *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises*, Paris, Champion.